



## LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et bonnet de M<sup>me</sup> Bidault, rue de Choiseul, 3. bis — Robes de M<sup>me</sup> Fanny et  
 Pachery, rue de la Chaussée d'Antin, 33. — Passementeries de Berthelety, boulevard Montmartre, 18.  
 — Soieries des deux Pages, rue Vivienne, 11. — Corsets Josselin, rue de la Paix, 13.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





M. L. L.

## MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LORENTE DE V. —  
LA PLUS BELLE FEMME DU MONDE (2<sup>e</sup> et dernière  
partie), par M. PIERRE CHEVALIER. — CAUSERIES. —  
CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



Que les toilettes  
sont jolies de fraî-  
cheur et de lége-  
reté, sinon de ri-  
chesse! Il faut  
dire que la sai-  
son a non-seule-  
ment aidé, mais  
forcé à ces robes  
aériennes, à ces  
couleurs tendres, à tous ces frais canezous et  
fichus, aux manches courtes si gracieuses, aux  
mantelets légers.

Les femmes qui ne peuvent pas porter de vo-  
lants, ou plutôt qui veulent de la variété, font  
faire à leurs robes légères et simples des plis, au  
nombre de cinq ou sept, selon la hauteur de la  
jupe, le premier assez large, et les autres se di-  
minuant progressivement. — Les robes garnies de  
volants sont pourtant plus nombreuses, et les

femmes de petite taille peuvent les porter aussi  
bien que les plus grandes; car ces volants sont  
très-légèrement froncés et font plutôt l'effet de  
jupes superposées.

On porte tellement de manches courtes, qu'il  
nous est presque impossible de dire si les longues  
sont ou non fermées du poignet; cependant, aux  
redingotes, nous remarquons plus de manches jus-  
tes et fermées du bas que de manches demi-larges  
et ouvertes. Voilà pour le moment; car nous pen-  
sons bien que les robes de soie de toilette habillée  
pour dîner ou petit théâtre se feront, à l'automne,  
à manches de bas, pour laisser passer des engage-  
ments de dentelle ou des sous-manches de tulle.

Comme négligé du matin, les peignoirs à fa-  
bias, avec le jupon pareil et même le bonnet, ont  
toujours fureur; c'est qu'en effet rien n'est plus  
coquet que ces toilettes grand'mère en jaconas im-  
primé auxquelles madame Colas (1) a donné le ca-  
chet des portraits de Boucher. Nous avons vu une  
charmante femme qui a fait ajouter à ce négligé  
par madame Colas un mantelet-écharpe à capu-  
chon garni, de même que le devant de peignoir,  
par un froncé à la vieille bordé d'une petite den-  
telle; elle trouve qu'il est commode, pour se pro-  
mener le matin dans son parc, d'avoir un mante-  
let dont on relève le capuchon pour se garantir du  
vent ou du soleil. Il faut ajouter encore, pour don-  
ner à ce costume le charmant air d'autrefois, un  
grand éventail qui sert aussi contre le soleil et la  
chaleur.

L'éventail est une mode: que d'efforts pour une mode!  
c'est une œuvre de génie, qui, une fois faite, res-  
tée et survivra à tout.

(1) Lingère, rue Vivienne, 32.



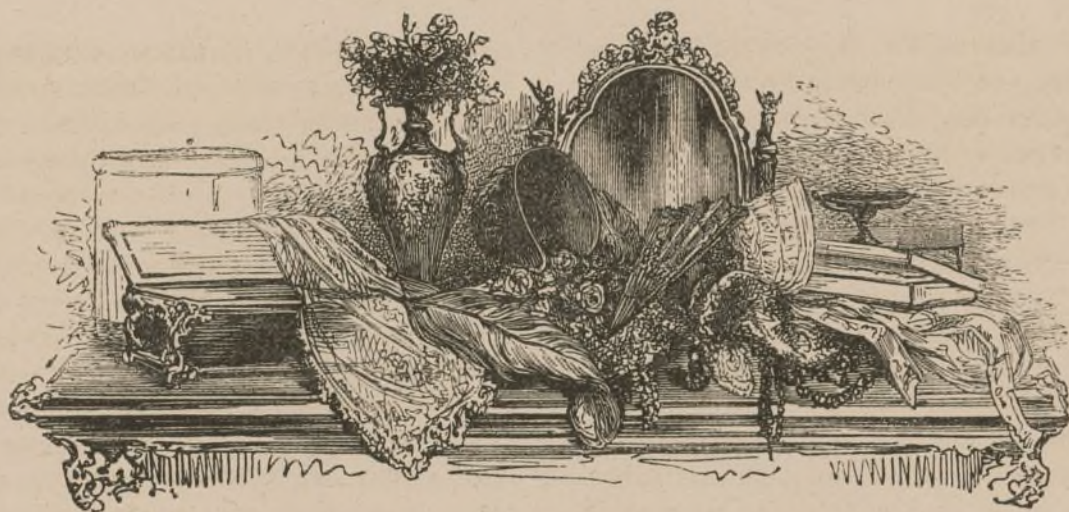


# LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et bonnet de M<sup>me</sup> Bidault, rue de la Harpe, 13. — Robes de M<sup>me</sup> Fauny et  
 Daubert, rue de la Chaussée d'Antin, 23. — Passerelles de Benbeley, boulevard de Montmartre.  
 — Souliers des deux Pigeons, rue Vivienne, 11. — Corsets de M<sup>me</sup> de la Paix, 13.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LA PLUS BELLE FEMME DU MONDE (2<sup>e</sup> et dernière  
partie), par M. PITRE CHEVALIER. — CAUSERIES. —  
CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



QUE les toilettes sont jolies de fraîcheur et de légèreté, sinon de richesse! Il faut dire que la saison a non-seulement aidé, mais forcé à ces robes aériennes, à ces couleurs tendres, à tous ces frais canezous et fichus, aux manches courtes si gracieuses, aux mantelets légers.

Les femmes qui ne peuvent pas porter de volants, ou plutôt qui veulent de la variété, font faire à leurs robes légères et simples des plis au nombre de cinq ou sept, selon la hauteur de la jupe, le premier assez large, et les autres se diminuant progressivement. — Les robes garnies de volants sont pourtant plus nombreuses, et les

femmes de petite taille peuvent les porter aussi bien que les plus grandes; car ces volants sont très-légèrement froncés et font plutôt l'effet de jupes superposées.

On porte tellement de manches courtes, qu'il nous est presque impossible de dire si les longues sont ou non fermées du poignet; cependant, aux redingotes, nous remarquons plus de manches justes et fermées du bas que de manches demi-larges et ouvertes. Voilà pour le moment; car nous pensons bien que les robes de soie de toilette habillée pour dîner ou petit théâtre se feront, à l'automne, ouvertes du bas, pour laisser passer des engageantes de dentelle ou des sous-manches de tulle.

Comme négligé du matin, les peignoirs à falbalas, avec le jupon pareil et même le bonnet, font toujours fureur; c'est qu'en effet rien n'est plus coquet que ces toilettes grand'mère en jaconas imprimé auxquelles madame Colas (1) a donné le cachet des portraits de Boucher. Nous avons vu une charmante femme qui a fait ajouter à ce négligé par madame Colas un mantelet-écharpe à capuchon garni, de même que le devant du peignoir, par un froncé à la vieille bordé d'une petite dentelle; elle trouve qu'il est commode, pour se promener le matin dans son parc, d'avoir un mantelet dont on relève le capuchon pour se garantir du vent ou du soleil. Il faut ajouter encore, pour donner à ce costume le charmant air d'autrefois, un grand éventail qui sert aussi contre le soleil et la chaleur.

L'éventail est une mode: que dis-je? une mode! c'est une œuvre de génie, qui, comme telle, restera et survivra à tout.

(1) Lingère, rue Vivienne, 47.



Un auteur anonyme écrivit, en 1757, un livre sur les modes, qu'il nomma le *Livre des quatre couleurs*, « parce que, disait-il, un semblable sujet ne devait pas se traiter avec la triste couleur noire. » Un article sur les modes générales était imprimé en vert, un autre sur les étiquettes était en jaune, enfin un article sur les éventails était imprimé en bleu. Cet anonyme manifestait le désir de voir un journal périodique annoncer de semaine en semaine les nouvelles modes qui seraient venues corriger notre individu en le perfectionnant et en l'embellissant. Comme on le voit, son souhait s'est réalisé. Cependant, comme il faut dans les modes s'éclairer du passé, où l'on a fait depuis quelque temps de si nombreux emprunts, nous laisserons parler l'auteur de 1757 sur les éventails.

#### DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE SE SERVIR DE L'ÉVENTAIL.

« Supposons une femme délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâce et de gentillesse, enfin qui ait toutes les prérogatives, et qui conséquemment soit du meilleur ton, je dis que cette personne, malgré tant d'avantages, sera persiflée si elle ne sait pas tenir l'éventail : elle rirait aussi finement que la marquise de \*\*\*, elle allongerait un petit doigt aussi à propos que la présidente \*\*\*, elle s'habillerait avec autant de goût que la comtesse de \*\*\*, que tous ces rares talents ne la sauveraient pas du ridicule qu'on se donne en usant bourgeoisement de l'éventail.

» Il y a plus de cent manières de s'en servir, quoique la baronne de Chapt (il paraît qu'on a beaucoup écrit sur l'éventail), dans le premier volume de ses *OEuvres philosophiques*, n'en compte que quatre-vingt-onze. On peut dire que c'est par ces manières qu'on distingue la princesse de la comtesse, et la marquise de la roturière (nous prions nos lectrices de se rappeler que l'auteur écrivait en 1757). Mais, avant d'entrer dans ces éclaircissements, il est juste que nous fassions la généalogie de l'éventail. Il naquit à la Chine (j'aurais voulu, pour l'honneur des modes parisiennes, qu'il eût pris naissance à Paris; mon amour-propre de Parisienne en est profondément blessé, et je regrette que l'historien de l'éventail ait poussé ses recherches aussi loin, mais je dois dire la vérité). Il naquit donc à la Chine l'an 27,308; car les Chinois sont bien plus anciens que le monde. Ce fut la toute belle *Kansi*, fille d'un très-vénérable mandarin, qui, contractant l'habitude de tenir son masque en main et de l'agiter parfois pour rafraîchir son visage, lui donna la forme d'un éventail. Cette forme, à vrai dire, ressemblait plutôt à un écran, et elle se conserve encore telle à la Chine. Mais un certain abbé Flatori, gentilhomme florentin, perfectionna l'éventail en 1634, tel que nous l'avons aujourd'hui. Il lui donna ce jeu qui le rend mobile et qui en fait tout l'agrément.

Les abbés et les moines d'Italie n'ont pas manqué depuis ce temps de s'en servir, aussi bien que les dames, prétendant que Flatori n'avait imaginé ce précieux colifichet qu'à l'usage des ecclésiastiques.

Paris, qui renchérit sur tout et qui s'est fait un honneur d'embellir les arts qui lui vinrent de Florence de la main des Médicis, reçut l'éventail avec reconnaissance, et dans l'intention de lui donner toutes les grâces dont il était susceptible. En conséquence on le dora, on l'argenta, on l'incrusta, et tantôt le bois de Sainte-Lucie et tantôt l'ivoire furent employés à sa parure. On n'en resta pas là : tous les papiers étant épuisés, on se servit du taffetas de Florence, pour rappeler sans cesse aux yeux du public que ces deux pays se disputaient la gloire d'avoir produit l'éventail. On sait combien la peinture et la miniature ont concouru à l'enjoliver. Tous les personnages qu'on peut imaginer, tous les paysages qu'on peut retracer, furent déployés avec discrétion et goût sur les éventails, qui, en 1745, montaient dans Paris au nombre de 2,000,000,000 (ou le goût des éventails est bien baissé, ou l'auteur abuse de son anonyme pour exagérer) ! Ils sont charmants (les éventails), utiles, intéressants ; ils font la fonction des zéphyrs (style du temps) ; ils masquent les personnes qui ne veulent pas se faire connaître ; ils écartent les rayons du soleil, qui sans égards brûlent le minois d'une princesse comme celui d'une paysanne ; ils conservent les yeux devant le feu ; ils cachent les vilaines dents, les sourires malins, les grimaces d'humeur ; ils empêchent d'entendre les petits secrets de la fine médisance ; ils expriment les caprices, et quelquefois même ils parlent ; ils ont, en un mot, mille bonnes qualités : c'est une des meilleures inventions de l'esprit humain.

» Aussi quelles grâces ne donne pas l'éventail entre les mains d'une dame qui sait s'en servir à propos ! Il serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, il s'élève, s'abaisse selon les occasions et les circonstances. Tertullien a fait un traité du manteau ; pourquoi n'en ferait-on pas un de l'éventail ? Il est si joli, si commode, si propre à donner de la contenance à une jeune demoiselle, et de la tirer d'embarras lorsqu'elle se présente dans un cercle et qu'elle rougit ! Je vais parier que dans tout l'attirail d'une femme élégante et parée, il n'y a point de colifichet dont elle tire parti comme de son éventail. On le voit errer sur les joues, sur les mains, avec une élégance qui produit partout des admirateurs.

» Une personne bourgeoisement mise, qui n'a d'esprit que *comme ça*, qui n'est belle que *comme ça*, devient supportable si elle connaît les différents coups d'éventails, et si elle sait les adapter à propos.

» Mais il est temps d'entrer en matière.

» Il faut d'abord connaître que la situation la



plus naturelle aux dames, c'est la mauvaise humeur (voilà qui n'est pas galant et nous fait douter un peu de ce que nos grand-mères racontent de la galanterie des hommes de cette époque), et que par conséquent il leur est très-important de savoir quel doit être alors l'usage de l'éventail. Écoutez, jeunes demoiselles et jeunes femmes, et profitez, je ne dirai rien de moi-même, je ne ferai que rapporter à ce sujet les avis d'une douairière à sa petite-fille; douairière qui, pendant plus de soixante-dix ans, n'a connu d'affaires que celles de grimacer et de minauder. Soit qu'on commence donc à boudier et qu'on sente un tiraillement de nerfs qui ride le visage et le décompose, on doit sans perdre un moment se rengorger d'un air plus que serein, déployer son éventail tant qu'il peut s'étendre, et l'agiter devant le front à toute force, de manière à faire entendre quelques *cli cli*. Ce mouvement rapide sert la colère en coupant les paroles et donnant le loisir de se mordre les lèvres tout à l'aise.

» S'il survient un autre cas et que, dans une conversation célèbre on raconte quelque nouvelle ou quelque histoire, alors l'éventail doit aller et venir comme une aile de pigeon et se replier en tombant sur lui-même au bout de chaque période; si, au contraire, on parle de quelque plaisir qu'on a ressenti, de quelque partie amusante qu'on doit faire, l'éventail, entièrement plié, doit frapper sur une main ouverte et faire un bruit qu'on puisse entendre à dix pas.

» La décoration change lorsqu'il est question d'affaires sérieuses, et voici comment elle s'annonce : l'éventail s'ouvre très-négligemment, et après l'avoir tourné et retourné entre les mains, tout déployé, on le fixe comme s'il était un livre et on paraît réellement y lire ce qu'on dit. Bien des dames par ce stratagème ont paru femmes d'un grand sens et de beaucoup de réflexion.

» Parlons maintenant de ces instants badins, où quelque conteur de fleurettes s'avance et risque quelques mots équivoques : c'est alors que l'éventail, entièrement resserré, doit partir comme un éclair et aller frapper avec une certaine force sur les doigts, ou tout au moins sur le bras du plaisant; mais le coup doit être si agilement et si mignonnement donné qu'on puisse l'accompagner d'un sourire significatif et d'un *finissez* impératif.

Ici l'auteur termine son article en faisant remarquer le rôle brillant de l'éventail, lorsqu'il se trouve au bout d'un bras qui s'agite et qui salue du fond d'une voiture ou du fond d'un jardin! Il devient l'interprète de l'amitié, et il dit à qui sait l'entendre que celle qui le tient entre les mains est ravie de vous voir.

Nous n'avons pas dit quel était le sujet de la couleur rose, car on n'a pas oublié que nous avons pris l'article de l'éventail dans le Livre des quatre couleurs. La couleur rose peint un petit-maitre de

cette époque, au premier jour nous donnerons ce portrait du petit-maitre de 1757 en regard de celui du sportsman de nos jours. Il est assez curieux de juger la mode à la distance de près d'un siècle.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Chapeau de paille suisse, orné d'une guirlande de raisin. Robe de foulard écru garni de volants à dents arrondies bordées d'effilés.

Capote de tulle ornée de marguerites. Visite de jardin bordée de petites ruches découpées. Redingote de taffetas d'Italie garnie de passementerie et de grelots en passementerie. Sac algérien de chez Mayer, rue de la Paix, 26.

#### PATRONS.

Patron de fichu à la Marie-Antoinette : à l'encolure du col se trouvent des lignes qui indiquent la largeur des pinces qui doivent être faites. Ce fichu, en mousseline brodée, est garni d'un petit volant en pareil festonné, lequel est posé sur le haut en revers environ jusqu'au bas à l'endroit où il se croise. Le même fichu peut se faire en mousseline unie garnie de dentelle, en tête de laquelle on mettrait une petite ruche de ruban large d'un demi-doigt.

Le feston que nous avons donné dernièrement comme modèle pour bonnet du matin peut servir à la garniture des fichus d'aujourd'hui en mousseline brodée au crochet.

#### MAGASINS ET ATELIERS A LA MODE.

**Vagueur-Dupré**, rue de la Paix, 49. — Eventails.

**Cior** fils, rue Richelieu, 47 bis. — Costumes de petits garçons, spécialité.

**Tahan**, au coin du boulevard et de la rue de la Paix. — Nécessaires de voyage et autres, caves à liqueurs, boîtes à gants, coffrets de mariage, petits meubles de goût.

**Mesdemoiselles Josselin**, rue de la Paix, 13. — Corssets.

**Mayer**, rue de la Paix, 26. — Gants, tabliers, cravates, petits sacs, bourses, passementerie pour coiffure.

**Guerlain**, rue de la Paix, 41. — Parfumerie, pâtes, pommades, oléine, poudre de riz, parfums, etc.

**Marion**, cité Bergère. — Papeterie fine, buvards, enveloppes, couteaux à papier.

#### LA PLUS BELLE FEMME DU MONDE.

(SUITE ET FIN.)

« Vous savez mon nom, monsieur, dit-il en rougissant; c'est un des plus grands noms de l'Angleterre, et je le crois cependant le moindre de mes avantages. Mon père m'a annoncé en mourant que j'avais cent millions de fortune, mon miroir



me répète tous les jours que la nature n'a rien refusé à ma personne, et mon ambition vous convaincra peut-être que l'originalité de mon esprit n'est pas sans grandeur. Cette façon de parler de moi-même vous surprend sans doute, monsieur ?

— Vous vous rendez justice, milord, répondis-je; je vous prie de croire que je vous la rends de mon côté.

— C'est que je ne saurais trop me relever d'abord à vos yeux pour ne pas vous sembler bientôt ridicule!... Jugez de l'importance des avantages dont je vous parle, en apprenant que j'ai la prétention d'épouser la plus belle femme du monde. »

Jedois dire qu'à cet aveu étourdissant ma surprise faillit se déclarer par un éclat de rire; mais, pour réprimer ce mouvement fâcheux, il me suffit de regarder lord Ellis. Ce n'était plus le même homme que je venais de voir hésiter et rougir en m'adressant la parole. C'était, avec quelque chose de plus admirable et de plus étrange encore, l'étrange et admirable personnage dont l'aspect m'avait captivé au jardin. Sur son mâle et noble visage, dans sa prestance altière et gracieuse, dans l'expression de son regard et de sa physionomie, jusque dans la richesse extraordinaire des moindres détails de son costume, tout était à la hauteur de ses prétentions romanesques, et rien ne pouvait prêter à la plaisanterie ou à la défiance. Je ne pus m'empêcher de le comparer à ces héroïques paladins du moyen âge, qui n'entreprenaient jamais que l'impossible, et qui ne manquaient point d'en venir à bout. Tout ce qui m'avait d'ailleurs intrigué en lui m'était expliqué désormais, et j'y reconnaissais une de ces volontés inébranlables qui caractérisent les hommes de génie ou les fous. Je n'hésitais pas à le classer dans la première catégorie, lorsqu'il reprit ainsi sa confiance :

« Oui, monsieur, cette femme-là seule aura mon cœur et ma main, qui effacera toutes celles dont j'aurai l'image dans l'âme. C'est la conquête que je veux faire, moi, comme César et Napoléon voulaient faire celle du monde! De même que l'artiste et l'écrivain poursuivent la réalisation de leur rêve dans la création de leur pinceau et de leur plume, de même je poursuis la réalisation du mien dans la plus parfaite créature du Tout-Puissant! J'en ai tant vu à mes pieds, des plus hautes et des plus fières; j'en ai tant remarqué au-dessous de moi, des plus humbles et des plus obscures, que, hors des quelques trônes qui dominent l'Europe, je n'admets point de distances infranchissables... Depuis dix ans, monsieur, je parcours le monde avec mon projet dans la tête. Parmi les voyageurs que j'ai rencontrés en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Orient, les uns cherchaient dans ces pays la douceur du climat, les autres la grandeur des monuments; ceux-ci la variété des spectacles, ceux-là la diversité des plaisirs; moi, je n'ai vu l'Orient, l'An-

gleterre, l'Espagne, la France et l'Italie, que pour leur demander leur plus belle femme. Je l'ai cherchée, d'un œil infatigable, au milieu des salons de Paris, sous les balcons ombragés de Séville, dans le palanquin des créoles d'Amérique! Je l'ai cherchée sous les lambris des palais, dont les habitants sont moins riches que moi. Je l'ai cherchée au foyer des chaumières, où j'eusse fait une reine de la plus pauvre fille. Je l'ai cherchée jusque dans le harem des sultans, décidé à en disputer la perle aux fils aînés du prophète! Quelque chose me disait hier encore que je ne l'ai pas découverte; quelque chose m'a dit ce soir, monsieur, que c'est vous qui l'avez rencontrée!

— Moi, milord?...

— Vous-même! et voilà pourquoi j'ai voulu vous reparler de votre aventure! — Comme vous, j'ai visité la Grèce; je n'y ai point trouvé la femme qui vous est apparue dans le temple de Vénus. Je ne l'ai point trouvée, monsieur; car tout ce que je vois me reste gravé dans la tête, et j'aurais reconnu le portrait que vous avez si bien tracé, portrait qui ne peut avoir qu'un original ici-bas, ou plutôt je n'aurais pas eu besoin de le reconnaître, car si le modèle est digne de la copie, le modèle serait à moi depuis longtemps!... »

Pendant que lord Ellis parlait ainsi, je l'écoutais et le considérais avec attention. A la majesté de sa belle physionomie avait succédé l'agitation la plus singulière. Ses mains gesticulaient vivement et ses yeux semblaient s'enflammer. Une sorte d'égarement irrésistible entraînait toute sa personne... Je lui adressai quelques questions délicates, auxquelles il répondit avec désordre, et je reconnus que la prétention de cet étrange personnage avait le caractère et l'intensité d'une idée fixe... Rien d'ailleurs qui dénotât le moindre trouble dans son cerveau; et le nom d'exalté lui eût mieux convenu que celui de monomane. — L'intérêt qu'il m'inspira n'en fut que plus sympathique, en se combinant avec une pitié mêlée d'envie; et je le considérais comme un de ces heureux rêveurs qui vont de surprise en surprise à travers un palais enchanté.

J'oubliais, dans cette contemplation, l'objet de sa visite, lorsqu'il me le rappela tout à coup en parlant de l'anneau de l'Athénienne.

En même temps, je vis ses yeux le dévorer à mon doigt, comme ils avaient déjà fait dans le jardin.

« Après ce que je vous ai confié, monsieur, poursuivit-il avec embarras, vous devinez facilement la demande qu'il me reste à vous faire? »

Je feignis de ne pas comprendre, et dérobaï distraitement la bague à son regard...

Il soupira et reprit d'une voix ferme :

« Vous avez renoncé à connaître par vous-même cette femme mystérieuse, et peu vous importe de





la désigner aux autres, puisque vous en parlez à tout le monde !

— En effet, milord, répondis-je, vous êtes libre de tenter l'aventure, si vous ne craignez pas de poursuivre une chimère... »

Je croyais le décourager en parlant ainsi ; je vis bientôt que je n'avais fait que l'exciter.

« Vous avez au doigt, reprit-il, le moyen de retrouver cette chimère. Confiez-moi l'anneau de l'inconnue, monsieur, et d'ici à peu de temps elle cessera de l'être pour moi !... »

Voilà donc où lord Ellis en voulait venir à la fin, et il était homme à traverser la moitié du globe sur la foi d'un récit fait au hasard ! Quand sa monomanie ne m'eût pas été prouvée encore, cette circonstance en eût complété l'évidence à mes yeux ; le ton sur lequel il renouvela sa prière était fait pour mettre le sceau à ma conviction, et ce fut en vain que je voulus lui épargner un refus en le détournant d'une entreprise que je traitai de folie...

Mais le fou me répondit par de si bonnes raisons, qu'il détruisit successivement toutes les miennes ; et la meilleure fut qu'il allait partir avec ou sans l'anneau de la jeune Grecque.

Je sentis qu'il le ferait comme il le disait, et il me fut impossible de rejeter ses supplications.

« Partez, milord, lui dis-je en lui présentant la bague, et puissiez-vous ne pas traverser les mers inutilement ! »

Il s'élança sur le bijou comme sur une proie, et devint tout pâle en me voyant le retirer encore.

Conciliant une juste curiosité avec son idée fixe, je déclarai que je lui cédaï l'anneau à une condition indispensable.

« Laquelle, monsieur ? demanda-t-il en homme décidé à tous les sacrifices.

— C'est que vous me tiendrez au courant de vos démarches et de vos découvertes, milord, et que vous complèterez, de près ou de loin, la confiance que vous venez de commencer aujourd'hui. »

Ne soupçonnant que la moitié du motif qui me faisait parler ainsi, il me serra la main avec un sourire de ravissement, et il se retira en échangeant contre ma bague le plus touchant adieu...

Le lendemain matin, au point du jour, je rêvais encore à cette bizarre aventure, quand je vis par la fenêtre de ma chambre un grand navire appareiller dans le golfe ; j'appris aussitôt que lord Ellis avait frété ce navire à prix d'or, et qu'il venait de s'embarquer immédiatement pour la Grèce...

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que j'entendis parler du beau milord (tel était le surnom mérité que l'Anglais avait emporté d'Italie). Je commençais à désespérer de connaître jamais la belle Grecque, et un reste de curiosité égoïste me

faisait regretter mon anneau, lorsque je le reçus un matin, enfermé dans une grande lettre, dont le chiffre funèbre et le cachet noir m'inspirèrent les plus tristes pressentiments... Je fus rassuré toutefois sur l'existence de lord Ellis, en voyant sa signature au bas de la lettre ; et, avec une impatience que vous partagez sans doute, je lus les lignes suivantes que je porte encore sur moi :

« Je vous ai promis la suite de ma confidence de Naples, m'écrivait l'Anglais, je vais tenir ma promesse, monsieur ; voici ma confidence d'Athènes ! C'est un roman auquel vous vous attendez, à coup sûr, aussi peu que je m'y attendais moi-même. Vous avez été le héros du premier chapitre, involontairement et à votre manière ; je vais être, volontairement et à ma façon, le héros du dénouement. — Parti, comme vous savez, le lendemain même de notre entrevue, j'arrivai heureusement en Grèce, après une traversée qui me parut éternelle. Aussitôt débarqué, je n'allai voir ni l'ancienne ville ni la nouvelle. Je courus tout droit au palais du roi Othon ! Je m'informai immédiatement des personnes de la cour, parmi lesquelles je devais retrouver votre apparition des ruines. Ces dames étaient alors en voyage avec la reine, et pour ne pas tenter une épreuve inutile, je dus me résigner à attendre. Je pris patience en allant visiter le temple de la Voie-Mystique, et j'y trouvai chaque jour des émotions dont les vôtres ne sauraient vous donner l'idée... Enfin la reine et ses femmes revinrent à Athènes, et je me présentai avec votre bague à la porte du palais... En traçant ces mots, monsieur, je me trouble et je frémis malgré moi... Il me semble que je suis encore pâle et tremblant devant ce seuil terrible et fatal !... Le garde à qui je montrai l'anneau le prit et le considéra avec étonnement. Puis il me le remit aussitôt pour s'éloigner, et revint au bout d'un quart d'heure qui me parut un siècle.

« — Veuillez me suivre, monsieur, dit-il gravement : toute la cour est réunie dans les appartements de la reine, et vous y trouverez la personne qui vous a remis cette bague.

« Il me précéda silencieusement, et je le suivis de même ; sûr de reconnaître aussi bien que vous le modèle du portrait que j'avais dans le cœur, mais convaincu que mon sort allait se décider et assailli des plus divers pressentiments, j'étais à mon tour impatient d'arriver au but mystérieux, et chancelant comme la victime qu'on mène au sacrifice. En entrant dans les appartements, je ralentis le pas ; et un éblouissement me força bientôt de m'arrêter tout à fait... Je retrouvai cependant mes esprits, et je parcourus la première pièce d'un regard rapide... Cette pièce était remplie d'hommes et de femmes subalternes ; l'inconnue des ruines ne pouvait être là... J'avançai en regardant autour de moi, et je traversai inutilement plusieurs salons... Enfin je me trouvai sur



le seuil du dernier, et je tremblai d'avoir été trompé par mes yeux.. Trois fois je les rejetai en arrière sur diverses beautés plus ou moins en vue; trois fois je les ramenai vers le dernier salon, où j'entrai enfin d'un pas déterminé...

» Deux minutes après, monsieur, on m'emportait évanoui du palais... Au fond du salon royal, derrière un triple cercle de dames et de courtisanes, sur le trône et à gauche du roi Othon, j'avais retrouvé votre apparition du temple de Vénus, j'avais reconnu la plus belle femme du monde dans la reine de Grèce!...

» Quand vous recevrez cette lettre avec votre anneau, quelques gouttes d'opium auront terminé une vie qui n'a plus d'objet ici-bas. J'ai cherché l'amour comme don Juan; je n'ai trouvé que la science comme Faust, et comme lui j'en meurs: cependant, monsieur, je vous remercie!

» Lord GEORGE ELLIS. »

» Il y a peu de temps, j'ai lu dans un journal grec la confirmation de cette fatale nouvelle avec tous les détails de la mort de lord Ellis. — Le même journal, traçant un portrait de *la plus belle femme du monde*, auquel je n'ai pu me méprendre, ajoutait qu'elle a autant d'amoureux que la reine d'Angleterre a de prétendants, et citait en toutes lettres un pauvre aspirant devenu fou, que toute la marine de France connaît, en effet, sous le nom d'*amoureux de la reine de Grèce*.

PITRE CHEVALIER.

### Causeries.

\* Je sors de l'Orangerie du Luxembourg, et j'en sors le mouchoir sur les yeux: j'ai une douce larme qui tremble comme une perle au bout de mon nez.

Non, je n'avais jamais pensé que dans un siècle prochain comme le nôtre, dans un siècle voué à l'industrie et aux chemins de fer, on pût assister à un spectacle aussi touchant.

J'ai vu des hommes en habit noir, des hommes barbus et à moustaches, rougir comme de jeunes rosières et recevoir des prix de fleurs et de légumes.

O belle nature, tu ne perds jamais tes droits! O Flore, déesse des fleurs, et toi, Pomone, déesse de l'horticulture, si vous n'avez pas souri du haut de l'Olympe, c'est qu'en vérité vous êtes difficiles.

Ils étaient là une foule d'horticulteurs et de fleuristes qui faisaient de l'idylle en action. M. Houssaye, vêtu d'une robe blanche et couronné de roses, assistait à la cérémonie, caché dans un recoin de la salle et versant des larmes de bonheur.

Voilà, s'écriait M. Houssaye d'une voix entrecoupée de sanglots, l'effet de ma littérature champêtre et de la littérature de mes jeunes amis! L'industrie elle-même devient panthéiste; elle adore les jardins potagers et les plates-bandes. Quel triomphe! Pan! Pan!

Cependant, la voix du président de la société d'horticulture proclamait les noms des lauréats.

M. Leblanc a remporté un prix d'asters.

M. Verdier s'est vu décerner un prix de roses.

Les cactus ont été couronnés dans la personne de M. Suchet fils, de Versailles.

Il y a eu ensuite des prix de tournesols, des prix de violette, d'œillet, de tulipe, de rhododendron.

Il y a eu aussi un prix de gobéa; c'est mon portier qui a su le conquérir.

M. A. Houssaye était porté sur la liste pour un prix de marguerite des prairies qu'il avait apportée dans son chapeau; mais on n'a pas osé le proclamer; on a craint qu'il ne succombât à son émotion.

Ce prix lui sera envoyé par la poste.

Ensuite est venu le tour des légumes et des fruits.

Trois horticulteurs de Saint-Cloud ont partagé *ex æquo* un prix d'épinards avant le beurre.

Un agronome d'Asnières a remporté un accessit d'artichauts. Il n'a pas été décerné de premier prix.

Les choux et le persil ont obtenu de grands honneurs dans la personne d'un jardinier de Saint-Germain. Ce lauréat est, dit-on, le jardinier en chef de M. Alexandre Dumas.

M. A. Houssaye était de rechef porté sur la liste pour un prix d'abricot. Ses jeunes amis, grâce à des protections puissantes, étaient notés pour un prix de cerfeuil. Cette fois encore le président n'a pas osé proclamer leurs noms pour ménager leur sensibilité.

Ces prix leur seront envoyés par la poste.

On s'est séparé en chantant un hymne à la nature, mère des fleurs et des fines herbes.

\* Jusqu'ici le piano s'était contenté d'une portée de quelques pieds de long et de large; il remplissait un salon, une salle de spectacle ou de concert. C'était ma foi bien assez!

Mais cela ne suffisait pas à M. Liszt.

Il songeait nuit et jour aux moyens d'élever le piano à une plus grande hauteur, d'en faire un bourdon, un canon, un tam-tam. Il vient d'inventer le piano de quarante-huit ou *pianocanocloche*.

C'est en Bohême qu'il a fait l'essai de cet instrument, en présence de six mille personnes, dans une plaine deux fois grande comme la plaine Saint-Denis.

Aux premières notes, les oreilles des spectateurs ont saigné; plusieurs même ont été atteints d'une surdité momentanée.

La mélodie hongroise a été entendue distinctement à quinze lieues de distance. On calcule que, par un vent d'est, le son pourra être porté à plus de vingt lieues.

Les paysans des environs de Vienne, livrés aux travaux de la moisson, ayant entendu ce concert lointain, se sont mis à valser. On suivait parfaitement la mesure.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le piano de quarante-huit ressemble à tous les autres pianos avec ou sans queue, on le dirait sorti de la manufacture d'Erard ou Boisselot. Tout consiste dans la manière de s'en servir.

Jusqu'ici M. Liszt seul possède ce secret, mais, grâce à l'école qu'il va établir à Paris, son système sera bientôt mis à la portée de toutes les mains.

Cette nouvelle méthode pourra amener de grands changements. Ainsi je vois déjà poindre la décadence de la cloche.

La cloche est un moyen usé, rococo, déplorable de sonner l'heure, d'appeler les citoyens à la messe ou de les réunir en cas d'incendie. Les gros sous réclament les cloches depuis long-temps.

On montera tout simplement un piano au haut d'un clocher; on sonnera des messes de bravoure et des toc-sins en variations.

Au lieu de l'insipide carillon rabâchant toutes les cinq minutes: *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, les Belges pourront se donner l'ineffable plaisir d'entendre quarante fois par jour la cantate à Beethoven.



Cette création nouvelle débarrassera la société de ce membre inutile et immoral qui se nomme le sonneur.

Je l'appelle immoral à cause du proverbe : Boire comme un sonneur.

Le sonneur a fait son temps, comme le cocher de coucou, l'homme de lettres et le conducteur de diligences.

Il est bon de faire remarquer qu'à une grande hauteur les pianos jouissent, comme les cloches, du privilège de ne pas dissiper les orages.

L'humanité reconnaissante n'oubliera pas qu'elle doit à M. Liszt la découverte des hussards bleu de ciel, de Beethoven, et de l'art de sonner du piano.

\* Un brave homme, vermicellier en retraite à Mirecourt, ayant beaucoup entendu parler de chemins de fer, vint il y a quelques jours à Paris pour en essayer. Il prit celui qui mène à Versailles par la rive droite de la Seine. C'était bien assez, pour une première fois, d'un parcours de cinq lieues.

Emerveillé d'abord de fendre l'espace comme à tire-d'aile, puis un peu ému de la vitesse avec laquelle le convoi était entraîné, le naïf habitant des Vosges le fut bien davantage de la conversation suivante engagée entre deux jeunes fashionables, ses voisins de wagon :

« As-tu vu hier au bois la petite lionne de la Croix de Berny ? »

— Oui, elle faisait curée d'Alfred autour du pavillon de la Murette. »

Une lionne au bois de Boulogne ! dit à part soi le Lorrain stupéfait ; elle se sera donc échappée du Jardin-des-Plantes ?

« La veille, ajouta le second des interlocuteurs, j'y avais rencontré Maria, la belle panthère de Mabilie. »

Une panthère aussi ! fit le Vosgien interdit. On n'est donc pas plus en sûreté dans le voisinage de la métropole que dans les plaines d'Alger ?

« A propos, continua l'un des deux gentlemen, Charles m'a envoyé son tigre pour me dire d'aller passer la soirée chez la reine Pomaré. Y viendras-tu avec nous ? »

Un tigre, pensa le vermicellier, qui porte des messages comme un pigeon de Bruxelles ! La reine Pomaré à Paris ! Et mon journal qui ne me dit pas un mot de cela !

Ce fut bien autre chose sur le champ de courses. Il y avait courses, ce jour-là, à Versailles.

Que signifiaient les mots *turf*, *sport*, *sportsman*, *rider*, etc. ?

De retour le soir à Paris, le vermicellier dîna chez son correspondant.

Son correspondant essaya de lui donner quelque idée du vocabulaire qui l'avait si fort bouleversé.

Le Vosgien se leva de table avec colère et s'en fut tout droit au journal qu'il recevait à Mirecourt.

« Monsieur, dit-il au gérant, je me désabonne. Vos feuilletons m'enseignent l'argot des bagnes, où je n'irai jamais, Dieu merci ! c'est le patois de Paris qu'il aurait dû m'apprendre. »

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PALAIS-ROYAL. — *Le Corbeau rentier*. — Nous avons trouvé dans cette pièce de précieux renseignements sur le célèbre corbeau qui se laisse voler son fromage.

Aucun historien n'avait pu découvrir ce qu'était devenu ce corbeau, après la perte de son gruyère. Heureusement M. Brunswick a tiré au clair la suite de ses aventures, qui composent une odyssée des plus comiques. Grâce en soient rendues au spirituel vaudevilliste !

Le corbeau vexé ne se fit pas ermite comme le bruit en avait couru de par le monde. Il se réfugia chez une bonne dame qui prit intérêt à ses malheurs. A sa mort, la digne femme coucha le volatile sur son testament pour

une rente viagère de douze cents francs. Mais comme un corbeau n'a pas de poche pour serrer ses revenus, ce fut une jeune veuve, madame Raymond, qui se chargea de gérer la fortune de celui-ci. Madame Raymond vivait beaucoup aux dépens du corbeau, aussi fallait-il voir le soin qu'elle prenait de cet oiseau si intéressant par ses infortunes.

Un homme, que dis-je ! un voisin de madame Raymond, le sieur Picolet, aidait la jeune veuve dans l'exercice de ses fonctions de tutrice du corbeau.

Picolet est un de ces êtres empressés qui prennent les choses à rebours et qui vous cassent le nez pour écraser une mouche.

Un jour, ô douleur ! Picolet s'aperçoit que le corbeau languit dans sa cage. L'empressé Picolet ouvre la fenêtre pour lui donner de l'air, et le corbeau s'échappe. Voilà la rente qui s'envole et la jeune veuve ruinée. Picolet s'arrache les cheveux de désespoir ; mais le sonneur de cloches du village a rattrapé l'oiseau sur le toit du clocher. Picolet, qui avait saisi ses pistolets pour se brûler la cervelle, lâche la détente par hasard, et la balle va frapper l'infortunée volaille qui arrive ainsi à la fin de ses aventures.

Picolet ne voit d'autre moyen d'indemniser la veuve que de lui offrir sa main et ses quinze cents francs de rente.

Les détails comiques jetés dans ce petit acte ont excité de vifs éclats de rire. Le corbeau du Palais-Royal restera long-temps sur l'affiche perché, tenant en son bec un succès.

\* On ne parle en ce moment à l'Opéra que du nouvel opéra de Rossini, qui a emprunté son titre, dit-on, à l'un des romans de Walter Scott : *Rob-Roy*. Cet ouvrage en trois actes et cinq tableaux contient, dit-on, cinq morceaux originaux composés expressément par Rossini pour *Rob-Roy*, et en outre de ravissants airs de ballets. En voilà certes plus qu'il n'en faut pour faire la fortune de l'Académie royale de Musique. — Madame Rossini-Caccia a terminé ses représentations italiennes à Marseille. Sa rentrée à l'Opéra aura lieu incessamment.

\* Mademoiselle Moisson s'est fait entendre cette semaine dans Rachel de *la Juive*. Elle y a pleinement réalisé les espérances qu'avait fait concevoir sa trop courte apparition dans le *David* de M. Mermet. A côté d'elle on a justement applaudi Bessin dans le personnage du cardinal. — Le foyer public de l'Opéra est en ce moment rempli d'arbustes naturels en pleine fleur ; ce sont des orangers, des lauriers-roses, etc., placés de chaque côté de cette longue galerie. La suave odeur qu'ils répandent, et le tableau qu'ils dessinent, sont de l'effet le plus agréable, en même temps que le plus salubre dans la saison où nous sommes.

\* Clarisse Harlowe, qui vient d'obtenir un si éclatant succès au Gymnase, avait d'abord été destinée à un autre théâtre. La pièce avait été faite en cinq actes ; mais son premier auteur, M. Léon Guillard, ayant fait confidence de son œuvre à M. Jules Janin, l'illustre critique lui conseilla de l'abrégé et de confier le rôle principal à mademoiselle Rose Chéri. M. Léon Guillard s'empressa de suivre ce conseil, porta son drame au Gymnase, et s'adjoignit pour collaborateurs deux de nos auteurs les plus distingués, MM. Dumanoir et Clairville. On sait si M. J. Janin avait raison, et combien mademoiselle Rose Chéri a été pathétique, touchante et chaste dans cette divine figure de Clarisse Harlowe !

\* Les moindres recettes du *Docteur noir* ne descendent pas au-dessous de 3,000 francs. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin sera donc payé de ses frais de mise en scène et de ses peines. Frédéric-Lemaître a fait du rôle de Fabien le mulâtre une création de premier ordre.

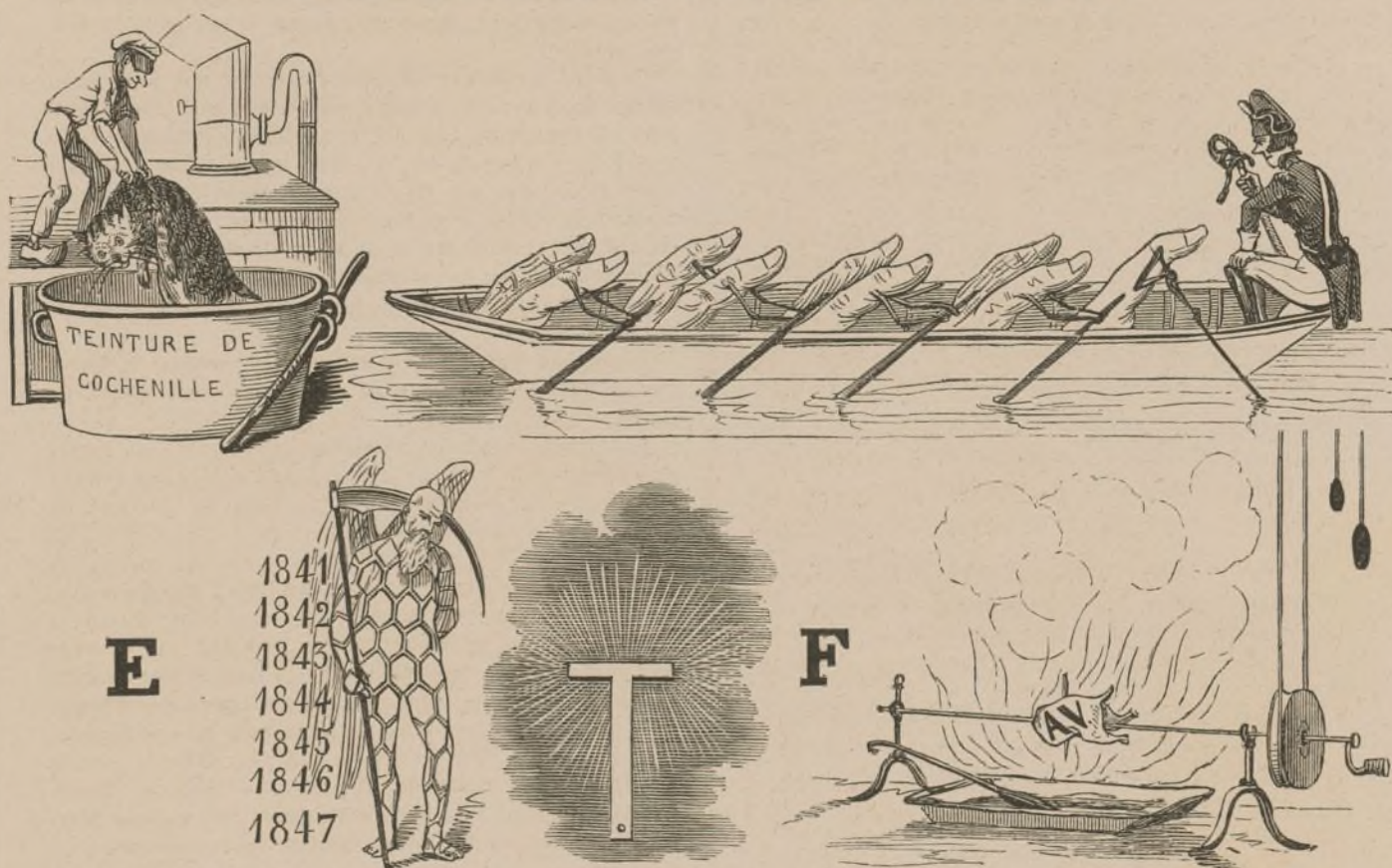
\* La réouverture de l'Hippodrome a été une grande solennité ; la société élégante de Paris et les masses po-



pulaires ont donné une grande preuve d'intérêt aux directeurs en se portant en foule aux portes de l'Hippodrome, nous disons aux portes pour des milliers de spectateurs qui n'ont pas pu entrer. C'était en effet une grande et belle chose que cette résurrection si prompte d'un établissement réduit en cendres il y a huit jours, et qui renaît aujourd'hui plus coquet et plus brillant que jamais.

L'administration de l'Hippodrome a trouvé partout sympathie, parce qu'elle a été digne, et que pour se relever elle n'a voulu user que de ses propres ressources. La journée a été magnifique pour tout le monde; les écuyers et les écuyères ont été vivement applaudis, et c'était jour de fête à Paris que le retour de ces beaux exercices qui n'ont pas d'analogues en Europe.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

COM prend thon qu'étant, franc, saison cherche A, PAR étrangle ais.  
Comprend-on qu'étant Français, on cherche à paraître Anglais?

**Pommade Albert,** rue Choiseul, 4. — Cette Pommade est composée de moelle de bœuf et d'extraits de végétaux les plus en réputation pour l'entretien des cheveux; elle les rend souples et brillants, en arrête la chute, les fait promptement croître et épaissir, en vivifiant le derme où ils sont implantés.

**Château-Rouge.** Le SIÈGE DE SARAGOSSE et la GRANDE KERMESSE FLAMANDE font courir tout Paris. 120 musiciens, 32,000 verres de couleurs, 2,000 lanternes chinoises, des ballons grotesques, un magnifique feu d'artifice, des danses, des jeux et des amusements de toute sorte justifient pleinement la vogue du nouveau Tivoli.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Chaussures d'hommes.** BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

**Confection de Robes** M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 1.

Précis historique des **Ordres de Chevalerie**, DÉCORATIONS MILITAIRES ET CIVILES, reconnus et conférés actuellement par les Souverains régnants en Europe et dans les autres parties du monde. Orné de 406 planches dessinées sur des modèles officiels et représentant tous les Insignes, Plaques, Croix, Rubans, Colliers d'Ordre, etc., par JACQUES BRESSON, Chevalier de plusieurs ordres, Membre de diverses Académies et Sociétés royales des Sciences, Arts et Belles-Lettres, auteur de l'*Histoire financière de la France*. — Un fort volume grand in-8° jésus, imprimé avec le plus grand luxe sur papier superfin et avec des caractères fondus exprès. — Prix : en noir, relié à l'anglaise, avec des attributs en or, 50 fr.; colorié et retouché à la gouache, même reliure, 120 fr. — Ouvrage terminé. — En vente : chez AUBERT ET C<sup>ie</sup>, place de la Bourse, 29, à Paris.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.